

Mon ami bécasse

Autor(en): **Schuler, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 26

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE « 65 » DE PIERRE-ABRAM.

BT le commandant tirant un troisième verre au « guillon », reprit :

« Vous avez bien connu Pierre-Abram Duboux?... Mais oui, y restait tout proche... la grande maison jaune... Il est mort y a l'affaire de quatre ans. Il a tenu longtemps le *Conteu*. Il y avait renoncé les dernières années, rappô à sa vue qui avait baissé... Enfin, bref, c'était un tout malin. C'est lui qui aurait pu vous en raconter pour votre journal.

« Un beau jour, il part pou Genève. Y voulait y vendre un vase de 1865, encore un fameux vin, celui-là, mais fort en diable. Le président lui avait donné quèques adresses de par là-bas où il aurait quèque chance de vendre son vin.

« Vo z'alla vairè, président, disait-il, lè Genevois vant s'èin letzi lè poté, de mon 65.

« Le premier client que Pierre-Abram visite était un ancien chapelier retiré. Y goûte le vin et fait une binette de la metzance:

— Du vin pur, ça? C'est pas possible. C'est bien trop fort!

« Vous pensez bien que Pierre-Abram se fâcha tout rouge :

— Qu'est-ce que vous dites, Mossieu, mon vin n'est pas pur! C'est moi qui l'ai planté; c'est moi qui l'ai porté au pressoir; c'est moi qui l'ai soigné, qui l'ai soutiré. Personne d'autre n'y a mis le nez.

« Le chapelier n'en voulut pas démordre.
« Chez une autre personne, même observation.

— Il n'est pas possible qu'un vin de cette force soit du vin naturel.

« Impossible d'en vendre une goutte.

« Pierre-Abram, tout défaulilé, rentre à son hôtel pour se coucher; y se faisait tard. Mais, pas mèche de fermer l'œil. Y pensait toujou à son vin. « Son 65, pas naturel! Quel toupet! »

« Tout à coup, y saute du lit, enfile ses culottes, siffle quèques verres de son vin; puis y remplit les bouteilles avec la carafe.

« Ah! ie diont que ie lè broullie; eh bien, ne vû pas être atiusà à tort.

« Le lendemain, il retourne chez les deux cocos de la veille.

— Eh bien, Messieurs, leur dit-il, voilà du vin d'une autre année; achetez-en ou n'en achetez pas, ça m'est bien égat; mais faites-moi le plaisir de le goûter.

— A la bonne heure, s'écrie le chapelier, voilà au moins du vin. Envoyez-m'en cinq cents litres.

« Puis, le chapelier conduit Duboux chez quelques-uns de ses amis qui en achètent aussi. Enfin quoi, y plaça ainsi plus de la moitié de son vase... Il était tout content; pensez-voi.

« Jamais y n'a ça raconté qu'à sa femme — c'est elle qui l'a redit à la mienne — mais quand quelqu'un lui faisait l'éloge des Genevois, y souriait toujou en clignant les yeux et disait: « Oh! oui, et pi ce sont surtout des fins connaisseurs pou le vin! »

Et le commandant tira un neuvième verre au guillon: « A vous, assesseu; c'est votre tou. »

Suffragette et mendiant. — Mme Suffragette. — Pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Voici, madame. J'ai fait vœu, il y a vingt ans, de ne pas faire un pouce d'ouvrage tant que les femmes n'auraient pas le même salaire que les hommes.

MON AMI BÉCASSE.

COMME c'est drôle, une classe, ne trouvez-vous pas? Ces vingt, trente ou quarante individus différents comme les cubes hétéroclites d'un vaste jeu de patience; prenez-en un séparément: ce n'est qu'une petite note impersonnelle, un petit rien terne et sans couleur qui ne demande qu'à disparaître dans le tas; pris tous ensemble, cela fait une force, et représente une classe; et quand il en manque un, ne semble-t-il pas que le jeu soit incomplet, que cela fasse trou, comme dans ces jeux de société dont on a égaré une pièce?

Au fond, pourquoi s'émerveiller et crier au miracle quand on met la main sur deux indivi-

dus se ressemblant si complètement que l'un des deux paraît toujours être l'autre? N'est-ce pas beaucoup plus extraordinaire de voir la nature produire toujours et variant incessamment sa sculpture? Cela tient à peu de chose parfois, c'est vrai: l'ellipse d'une narine, la ligne du front, le méplat d'une joue, la couleur d'un poil, la courbe d'un sourcil ou celle du menton, un rien dans le regard, une fossette par-ci ou bien une bosse là...

Un peintre, un poète, un chansonnier, cela finit par se répéter un jour ou l'autre — ne fût-ce qu'insensiblement. Nos orateurs — que ce soit du haut d'une chaire ou de l'extrême bord d'une tribune véhémentement populaire, se répètent aussi (hélas!) et chacun sait que rien ne ressemble plus à un discours patriotique qu'un autre discours patriotique.

Il n'y a que la nature qui puisse nous donner ce magnifique exemple de diversité, de multiformité, de néo-plagiat (fût-ce de soi-même) d'un maître, qui gâche un peu, parfois, c'est vrai, mais qui ne se répète jamais!

Mais à quoi bon, toutes ces belles phrases, puisque je voulais simplement vous parler de mon ami Bécasse?!

Il parlait un peu du nez, et ce qui en sortait manquait à la plus élémentaire harmonie; en somme, il bafouillait un peu... Alors on l'avait appelé Bécasse, et cela lui allait comme un gant; tellement, qu'on en avait un peu oublié son vrai nom de famille.

Bécasse avait le cheveu plat et ingrat, peu apte aux artifices de la coiffure; de sorte qu'il était toujours peigné de la même façon, c'est-à-dire qu'il n'en avait jamais l'air, Bécasse avait l'oreille vaste — en conque, — la mâchoire solide et têtue, d'une carrure que eût pu paraître inquiétante, sans le sourire, large et bon diable, tout en dents, et les grosses lèvres de bon nègre. Quant au nez, il était court et trapu — (il pleurait un peu dedans) et toujours un peu fleuri — ô pas du rouge des nez d'ivrognes! — non, de ce rouge-rose frais et décent des fraises fraîches, du rouge appétissant des nez de clowns et des gugusses de cirque.

Ivrogne! Le malheureux n'avait même pas l'âge de l'être, et du reste toute sa famille était sobre comme les Trappistes.

Dans notre classe, Bécasse était quelqu'un. D'abord il n'était jamais le premier; — et cela n'aurait-il pas suffi déjà à lui conquérir toutes nos sympathies? — Et puis, malgré ses poings lourds comme des masses, son large dos et ses cuisses épaisses et dures comme des piliers, bon enfant, il se laissait assez facilement « taper dessus ». Bécasse tenait un peu du cheval de cuirassier, à la croupe énorme, au poitrail superbe, mais qui ne rue jamais! Et puis, Bécasse était l'âme de révolte de la classe; il avait des grognements de protestation farouche et des gestes d'émeutier qui nous émerveillaient, nous autres serves, lâchement vissés sur nos bancs. Cet être extraordinaire qui ne craignait pas la rébellion ouverte envers et contre les maîtres — représentants de l'Enseignement! — et qui, un jour qu'un pion lui martelait la tête de pichenettes serrées et drues, n'avait pas craint de nasiller, narquois, la tête enfouie dans ses coudes: « Ça tombe comme des p'tits pois! », cet être nous semblait un héros, quelque chose qui eût mérité de la statue...

Enfin, Bécasse avait des talents!

Nul ne savait comme lui faire chanter les vieux becs de plume le long des pupitres sonores; nul ne vous mâchait plus consciencieusement une boulette de papier, laquelle manquait rarement son but; nul ne happait comme lui dans le creux de la main une mouche éfarée qu'il ne relâchait qu'après lui avoir introduit un microscopique rouleau de papier dans le derrière. Comment il faisait, avec ses gros doigts? — Mais n'avez-vous pas remarqué que ce sont souvent les gros doigts qui font les plus délicates besognes? — Et nul ne produisait comme lui une collection aussi riche de bruits aussi variés: avec

ses doigts, avec son nez, avec sa langue, sa gorge, ses dents, ses chevilles... Quelquefois même, Bécasse — toujours sereinement placide — oubliait les règles de la plus élémentaire décence!

Ah! Bécasse était quelqu'un, dans notre classe!

Et puis, la vie a passé. Nous nous sommes tous plus ou moins hommifiés. Le dernier Bécasse que j'ai quitté avait du poil au menton et était peigné... Ses poignées de mains vous laissaient encore toujours l'angoisse d'un étai et les quatre doigts de la main péniblement collés ensemble, mais ce trapu qui paraissait bâti pour jongler avec des poids sur les places publiques, et soulever des tonneaux avec ses dents, avait le goût pour le tire-ligne et fignolait des épures!

Et maintenant, où peut-il bien être, Bécasse?

Qui sait, peut-être ne parle-t-il plus du nez? Peut-être promène-t-il dans les capitales un faux-col de neuf centimètres qui lui congestionne la nuque, un petit chapeau qui vient de Londres et se répand-il de la Féria ou du Royal-Houbigant sur la tête?

Ou bien, champion des traditions passées, fidèle aux vieilles choses d'autrefois; immuable comme les vieux clochers d'églises, Bécasse a-t-il tout simplement fait souche de petits Bécassins?

Pierre Schuler.

ÊTRE RÉGENT.

(Air connu).

*On vous dit que d'être régent,
C'est le métier l' plus amusant.*

Faut pas y croire!

*Nous avons nos peines aussi.
J' m'en vais vous conter nos soucis
Et nos déboires.*

Vous croyez que fair' du livret

Du solfèg' des cent' d'intérêt

C'est dign' d'envie?

C'est assez joli en hiver,

*Mais, quand dehors, c'est frais, c'est vert
Triste est la vie.*

Nous avons des inspections,

On nous fait des observations

Pas toujours drôles.

Quand vient l'examen printanier,

C'est comm' le jugement dernier

Dans nos écoles.

Et puis ce sont les chers parents

Qui excus' leurs amours d'enfants

Et leur paresse.

Si c'est en long qu'ils ont les côtes,

S'ils sont bouchés, bien, c'est la faute

De la maîtresse.

S'ils ont de merveilleux bull'tins

Et qu'aux célèbres examens

En tout ils brillent,

Ce n'est pas grâce au maître, hélas!

On a toujours été des as

Dans la famille.

Enfin, vers le vingt-cinq du mois

Notre bourse est dans un émoi

Inexprimable.

Il faut, tell'ment on est décheux,

Energiquement par la queue

Tirer le diable.

Si malgré tant de cruautés

Nous gardons la sérénité

D'une sœur Anne

Si nous ne somm' jamais « neuras »,

C'est qu'après trente ans, on aura

La belle channe!

Lisette.

L'avare et le médecin. — Un avare, qui avait pris froid, mais qui ne voulait pas faire de frais de médecin, s'arrange de façon à croiser dans la rue un docteur de ses connaissances. Dès qu'il le vit, il s'avança, la main tendue :

— Bonjour, docteur, comment allez-vous? Moi, je vais bien, mais j'ai un ami, un pauvre ami, qui tousse affreusement, comme ça hem! hem! Qu'est-ce que vous lui conseillez?

— Je lui conseille de prendre une consultation, dit le médecin qui connaissait son homme de longue date.